

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 147 (2002)
Heft: 4

Artikel: Évolution au révolution dans la conduite de la guerre? : La stratégie au Kosovo. 2e partie
Autor: Rickli, Jean-Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346240>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Evolution ou révolution dans la conduite de la guerre ?

La stratégie au Kosovo (2)

Le conflit du Kosovo nous interpelle sur la façon de mener la guerre à l'aube du XXI^e siècle. En effet, le recours primordial et exclusif aux armes aériennes ainsi que l'application stricte des paradigmes de l'*Air Power* (puissance aérienne), ont permis aux forces de l'OTAN de venir à bout de Slobodan Milosevic, au terme d'une campagne aérienne de 78 jours.

■ **Plt Jean-Marc Rickli¹**

La guerre du Golfe

Mettre la guerre du Golfe en parallèle avec celle du Kosovo repose sur la constatation que l'opération «TEMPÊTE DU DÉSEERT» marque une rupture dans l'art de la guerre au XX^e siècle après quatre décennies d'hégémonie doctrinale nucléaire. Cette réminiscence de la pensée stratégique conventionnelle occidentale a dû intégrer de nouveaux paramètres relatifs aux progrès technologiques et à la «révolution dans les affaires militaires». Ce conflit inaugure également l'emploi primordial, massif et quasiment décisif de l'arme aérienne dans la conduite des opérations et dans l'issue de la guerre. Il semble reléguer les autres forces à un rôle d'appoint.

Dans ce conflit, le concept de «guerre parallèle» désignant la «capacité d'opérer simultanément aux niveaux tactique, opératif et stratégique avec des

armes à peu près capables d'être employées, au moins dans leur majorité, contre n'importe quel type de cibles» a été mis en application. Cette technique permet de choquer et de neutraliser l'ennemi en assénant, dès les premières minutes d'engagement, des frappes massives et soutenues sur son système de commandement, de contrôle et de communication (C³), en détruisant ses défenses aériennes et ses troupes au sol. Tout cela est encore soumis à trois contraintes: «limiter au maximum les pertes dans les rangs alliés; éviter de faire des victimes dans les populations civiles et ne pas endommager les lieux saints.» Pour atteindre ces buts, le général Schwarzkopf privilégie la stratégie aérienne.

Le second volet se compose, quant à lui, d'une campagne aéroterrestre qui vise à briser les forces irakiennes déployées sur le théâtre d'opérations koweïtien. Pendant que les troupes au sol, aidées par l'appui au sol de l'aviation, encerclent

les forces irakiennes stationnées au Koweït et au sud de l'Irak, les forces navales fixent les troupes irakiennes face à la mer, en leur faisant croire à une importante opération de débarquement amphibie.

De leur côté les Irakiens, outre le fait de conserver le Koweït, se donnent deux buts. Le premier vise à faire éclater la coalition arabo-occidentale entraînant Israël dans la guerre. Pour ce faire, ils engagent leurs missiles *Al Hussein* et *Al Abbas*, des *Scud* améliorés, contre les villes de l'Etat hébreu, dans l'espoir d'une riposte d'Israël. Le second objectif vise à causer le maximum de pertes aux Occidentaux, afin que les opinions publiques des démocraties réclament la fin des hostilités. Les Irakiens procèdent à «une manœuvre défensive à terre en plaçant la majorité des divisions blindées et mécanisées au Koweït et dans le sud de l'Irak.» Le dispositif, organisé selon la doctrine défensive soviétique, comprend trois lignes principales de défense dé-

¹ Il s'agit de la version très condensée d'un Rapport de stage présenté à la *Forschungstelle für Sicherheitspolitik und Konfliktanalyse*, sous la direction des professeurs Philippe Braillard et Andreas Wenger, en vue de l'obtention de la licence ès sciences politiques à l'Université de Genève. Voir RMS mars 2002.

ployées sur une profondeur de 800 à 3000 mètres. Ce dispositif vise à fixer et à user l'adversaire devant les lignes, afin que les meilleures forces du défenseur puissent l'anéantir. Dans le cas présent, ces forces appartiennent à la Garde républicaine, équipée de chars de combat T-72. Toute la stratégie irakienne repose donc sur des opérations terrestres qui postulent le maintien d'un front de combat. Le seul rôle dévolu à l'aviation est l'appui rapproché au sol. Cette conception archaïque donne donc à l'arme aérienne le rôle d'une vulgaire arme d'appoint.

Déroulement du conflit

Dès les premières heures, l'attaque contre le système de défense antiaérien irakien est un succès qui peut être attribué au fait que les planificateurs n'ont pas insisté sur la destruction totale des infrastructures: ils souhaitent simplement les rendre inopérantes. Le but recherché est l'efficacité de l'action avec la plus faible consommation possible. Il s'agit ensuite de neutraliser les installations électriques, opération qui a beaucoup de succès, grâce notamment à l'emploi des bombes au graphite. En revanche, les attaques contre les infrastructures de productions chimiques, biologiques et nucléaires sont moins efficaces, car les renseignements sur ces installations ne sont pas assez précis.

La destruction des missiles *Scud* par des attaques aériennes s'avère également un semi-



Des F/A-18 en action sur un porte-avions de l'US Navy.

échec. En effet, les missions d'éradication des lanceurs de ces missiles échouent, au mieux elles permettent parfois d'empêcher des lancements. Les lanceurs se composent de 35 engins soviétiques de type *MAZ*, capables de tirer les 650 *Scud* dont dispose l'Irak. Leur utilisation intelligente, notamment par l'exploitation de leur mobilité dans les immenses étendues désertiques, représente une menace sérieuse pour la coalition. D'une part au niveau politique, les Américains doivent empêcher des représailles israéliennes à la suite d'attaques irakiennes, d'autre part au niveau militaire, ils doivent détruire ces missiles qui représentent une potentielle menace bactériologique et chimique pour leurs troupes.

Ils lancent dès lors des opérations de chasse contre ces missiles, dénommées «*GREAT SCUD HUNT*», qui intègrent

les actions de l'aviation et des troupes spéciales. Le mauvais temps empêche la reconnaissance et la désignation aérienne par laser des lanceurs mobiles. Il est donc fait appel à des forces spéciales dont notamment les SAS britanniques et la Delta Force américaine, qui doivent rechercher les lanceurs et les désigner par laser aux avions de la coalition. Même si, sur le plan politique, ces opérations sont un succès, vu la non-intervention d'Israël contre l'Irak, les résultats sont décevants sur le plan militaire car, selon l'UNSCOM, seuls 14 des 28 sites fixes sont détruits. De plus, 62 *Scud* et 6 lanceurs *MAZ* sont retrouvés intacts. Si ces chiffres paraissent acceptables, les inspecteurs de l'ONU les nuancent en soupçonnant les Irakiens de cacher d'autres armes.

La destruction de l'appareil politique et de commandement

irakien est soumise, comme nous le verrons plus tard dans la partie traitant des limites politiques de l'emploi de l'arme aérienne, à de fortes contraintes extérieures qui empêchent les militaires de remplir leur mission.

Le second volet de «TEMPÊTE DU DÉSERT» se compose d'une campagne aéroterrestre qui vise à briser les forces irakiennes déployées sur le théâtre d'opérations koweïtien. Même si cette stratégie a moins bénéficié de l'attention que la précédente de la part des planificateurs, elle s'avère d'une redoutable efficacité, dès la seconde semaine de campagne aérienne. En effet, les deux premières semaines de cette campagne sont un échec, car peu d'appareils peuvent utiliser les munitions guidées de haute précision. Par conséquent, ces avions doivent voler au-dessus

de la portée des défenses anti-aériennes irakiennes, afin d'éviter un déluge de feu encore redoutable. Dès que le général Schwarzkopf ordonne l'engagement des *F-111* et de leurs munitions de précision (dont les bombes à guidage laser), les forces irakiennes sont anéanties.

Etonnamment, ce n'est pas l'aspect des destructions matérielles qui joue le plus grand rôle dans l'anéantissement de l'armée irakienne mais l'impact psychologique des assauts massifs et ininterrompus de l'aviation. Les témoignages des prisonniers de guerre irakiens s'accordent pour souligner le rôle particulièrement terrifiant des attaques des *B-52*, pourtant l'une des armes les moins précises dans l'arsenal de la coalition. Par ailleurs, les bombardements sur les populations civiles auraient pu avoir des effets désastreux sur les opinions

publiques occidentales qui, devant de telles actions, répondent par des pressions politiques sur les gouvernements.

La conséquence directe de ces considérations est que la campagne aérienne a relativement peu d'impact sur les centres urbains irakiens, dont les attaques aériennes sont prosrites. Une telle contrainte introduit, elle aussi, une pression énorme dans la conduite de la guerre, car il limite les chefs dans leur planification et oblige les pilotes à renoncer à traiter une cible qu'ils n'ont pas identifiée précisément en tant que telle.

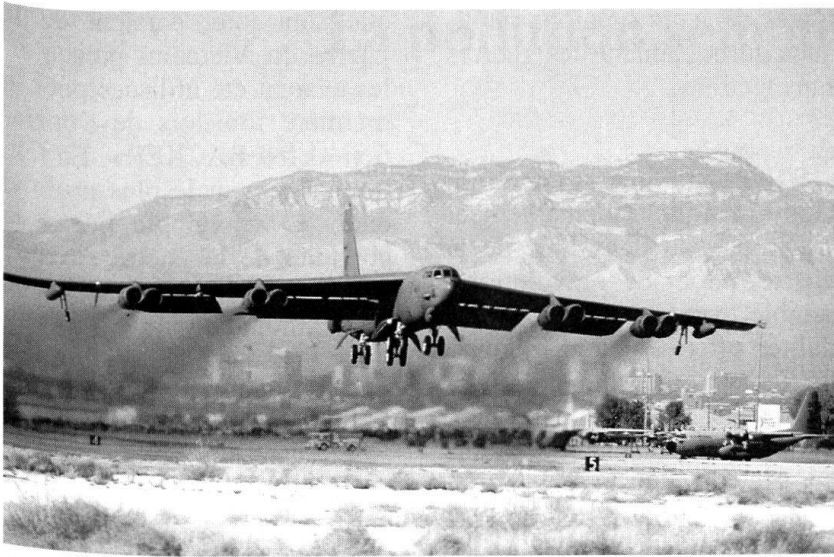
Limitations techniques

L'emploi de l'arme aérienne peut s'avérer d'une certaine inefficacité, lorsque l'adversaire lui oppose une «tactique du hérisson», qui consiste à s'enterrer dans des tranchées et des fortifications, tout en recourant à l'art du camouflage et du leurrage. Une telle tactique est ou fut notamment l'apanage de la Norvège, de la Suède, de la Suisse, de l'Irak et des pays de l'Est, dont l'ex-Yougoslavie. C'est un véritable défi à l'emploi de l'arme aérienne. Tout d'abord, la localisation exacte des infrastructures est rendue très difficile par leur camouflage ainsi que par leur implantation profonde dans le relief. De telles installations sont quasi invulnérables aux armes conventionnelles, car elles sont protégées contre l'effet de souffle.

Quant aux installations de surface, leur destruction re-



Un F/A-18 survolant le désert de l'Irak.



Un bombardier B-52 à l'atterrissage...

quiert, outre une très bonne connaissance de l'objectif, des armes spécifiques à très forte charge explosive ou à très grand pouvoir de pénétration. L'objectif prioritaire, à savoir le système de commandement irakien, est toujours en fonction, après deux semaines et quelque 40000 sorties. Il résiste pendant une durée significative, car il jouit de la protection d'installations enterrées et camouflées.

La mobilité de l'ennemi présente aussi une contrainte dans l'emploi de l'arme aérienne. Ceci est particulièrement le cas avec des armes antiaériennes ou des missiles balistiques mobiles. Si ces derniers peuvent se déplacer «avec un camouflage parfait (non seulement optique, mais aussi infrarouge)», ou qu'ils peuvent utiliser des «lanceurs sous abris-tunnels, sortis uniquement le temps nécessaire au lancement», les avions de combat se trouvent dans l'impossibilité de les neutraliser, car le délai d'alerte est trop court. Lors de la

guerre du Golfe, les Irakiens savent, non seulement mettre idéalement à profit les étendues énormes qu'offre le désert pour déployer leurs 650 missiles *Scud*, mais aussi améliorer significativement le temps de mise en service, puisqu'il ne leur faut que trente minutes pour les déployer et les tirer. En comparaison, les Soviétiques, pourtant concepteurs et fabricants de ces armes, comptaient notablement plus de minutes pour obtenir le même résultat.

Même si le taux d'interception des missiles antimissiles *Patriot* approche les 80%, il n'en demeure pas moins que les *Scud* non interceptés représentent une menace importante pour les populations et les troupes dans la région. Face à un ennemi qui maîtrise ses armes et les avantages liés à la topographie, l'arme aérienne rencontre de nombreuses difficultés. Dans de telles circonstances, le recours à des actions conjointes réunissant des forces spéciales terrestres et des

forces aériennes se révèlent nécessaires.

L'un des reproches les plus fréquents faits à propos de la guerre du Golfe concerne le recours à l'arme aérienne considérée comme la panacée dans la résolution d'une crise. Le régime de Saddam Hussein, malgré une campagne aérienne intense, ne tombe pas. Il est affaibli mais ne peut être renversé, car il manque le contact physique qui permet «d'achever la bête blessée». Une fois de plus, Douhet s'est trompé, l'arme aérienne ne peut, à elle seule, remporter la victoire.

Un autre problème, qui est spécifique à la gestion de l'information mais qui touche par extension les capacités aériennes, est celui de la désignation des objectifs. En augmentant le nombre d'éléments capables de recueillir l'information, cette dernière devient de plus en plus difficile à traiter, car elle devient trop volumineuse. Ceci rend la prise de décision plus complexe et les erreurs d'appréciation plus probables. Dans cette guerre, un cinquième de toutes les missions changent entre le moment où l'ordre est donné et celui où les avions décollent. Ceci contribue grandement à créer l'incertitude parmi les pilotes. Cette pléthore d'information peut aussi se révéler un facteur handicapant, lorsque les informations de peu d'importance occultent les plus importantes.

Bilan

Les planificateurs des opérations ont su exploiter les op-

portunités offertes par les nouvelles technologies pour mener une guerre moderne. Au contraire, l'Irak, en privilégiant un engagement terrestre par l'établissement d'un dispositif statique solide, type «ligne Maginot», et la «mise en réserve de l'aviation pour les engagements terrestres», a fait preuve d'une méconnaissance totale des rôles et des capacités des armes aériennes modernes. Ces dernières, capables d'attaques massives et sans relâche, soit sous formes de frappes punitives sur zones, soit sous forme de frappes chirurgicales, de décapitation, de jour comme de nuit, ont permis de préparer à la perfection le terrain pour la manœuvre aéroterrestre décisive qui fera capituler Bagdad.

Cette guerre, par l'apparente facilité avec laquelle elle a été menée, a grandement contribué à développer deux illusions qui ont accompagné les conflits menés par les Occidentaux, durant les années nonante. La première est la conviction que les guerres futures pourront se régler par l'unique recours aux armes aériennes. Elle s'appuie sur la prétendue supériorité, voire l'exclusivité de l'arme aérienne dans la victoire contre l'Irak. La seconde illusion, c'est penser que les guerres pourront se mener sans victimes, car elles profiteront des avantages conjoints, liés à la puissance aérienne et aux technologies non létales. Ces dernières, comme les bombes au graphite qui provoquent des courts-circuits sur les lignes à haute tension, permettent aux gouvernements de faire face aux éventuelles cri-

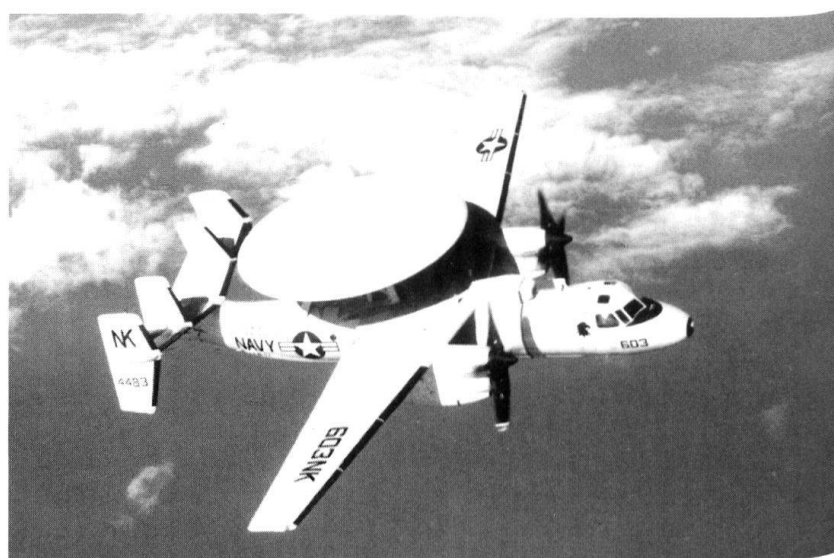
tiques de leurs opinions publiques qui réclament des guerres sans victimes.

S'il est vrai que la guerre du Golfe marque indéniablement un renouveau dans l'art de la guerre, parler de «révolution» semble exagéré, car les potentialités offertes par les nouvelles technologies ont été sous-exploitées, vu qu'elles étaient utilisées de manière sporadique. La majeure partie du travail a été effectuée grâce au recours à d'anciennes techniques ou technologies. Ainsi le ravitaillement en vol fut abondamment utilisé, puisqu'il eut lieu dans 60% des missions de combats. De même, la plupart des armes employées dataient d'une décennie ou plus. Les bombardiers B-52 ou A-6 étaient déjà en service depuis plus de vingt ans, et les chasseurs F-16 depuis plus de dix ans. Les bombes à guidage laser, malgré l'incroyable écho dont

elles ont joui, dataient de la guerre du Vietnam, puisqu'elles avaient été utilisées pour la première fois lors de l'opération «LINEBACKER». En fait, le changement le plus profond dans la technologie liée à la conduite de la guerre se situe dans la recherche, l'acquisition et l'exploitation de l'information. C'est ainsi qu'on utilise pour la première fois le *Global Positioning System (GPS)* au combat, afin de localiser sa position dans les trois dimensions.

La profusion d'informations et la décision quasi instantanée qui en résultent représentent une source intarissable d'erreurs potentielles. Preuve en est toutes les difficultés qui ont accompagné la désignation des objectifs de missions ou l'évaluation des dommages subis par l'adversaire.

J.-M. R.
(A suivre)



Ici un E-2C (all Weather Airborne Early Warning). Photo: Northrop Gruman Corporation).